



HAL
open science

Le “ multiculturalisme ” dans une “ culture européenne ” ” Connaître les cultures nationales pour empêcher le nationalisme

Caroline Anthérieu-Yagbasan

► **To cite this version:**

Caroline Anthérieu-Yagbasan. Le “ multiculturalisme ” dans une “ culture européenne ” Connaître les cultures nationales pour empêcher le nationalisme. Europe - Que faire ?, Mar 2018, Paris, France. hal-01757289

HAL Id: hal-01757289

<https://hal.science/hal-01757289>

Submitted on 3 Apr 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le « multiculturalisme » dans une « culture européenne »

Colloque du 8 et 9 mars 2018
EHESS - Paris

Connaître les cultures nationales pour empêcher le nationalisme

I. Postulats de départ de Zweig :

- L'Europe ne doit pas venir des politiques mais des peuples.
- Le nationalisme (contre l'autre) vient d'une méconnaissance des peuples voisins ; c'est le poison de l'Europe.
- Il faut utiliser les armes du nationalisme contre lui-même.
- La culture est un antidote à la politique (donc à ses dérives nationalistes).

II. Questions de vocabulaire :

- La « culture » pour Zweig : le monde intellectuel et l'esprit des peuples.
- Nationalisme et internationalisme.
- Nation : les nations européennes et leur constitution.
- Cosmopolitisme ou multiculturalisme ?

III. Enjeux pour aujourd'hui :

- Du « comment » au « pourquoi ».
- La voie est difficile entre essentialisme et conscience d'une communauté de destin.
- Le relativisme n'est pas la solution.
- L'opposition entre politique et culture n'est pas si tranchée : des pistes pour progresser dans la connaissance réciproque.

Le « multiculturalisme » dans une « culture européenne »

Connaître les cultures nationales pour empêcher le nationalisme

Introduction :

1, Rappel du contexte historique : Stefan Zweig, essayiste, romancier et dramaturge viennois, titulaire d'une thèse de philosophie, a commencé à réfléchir sur l'Europe dans un texte écrit durant la Première guerre mondiale et intitulé « La tour de Babel ».

Mais les thèses développées ici sont issues de deux textes des années 1930 : l'un intitulé « La désintoxication morale de l'Europe », écrit en 1932 pour un congrès à Rome, publié et traduit en 2014 par Jacques Le Rider, in *Appels aux Européens* ; l'autre, publié dans le même recueil, « Einigung Europas. Eine Rede », est le manuscrit inachevé d'une conférence prévue en 1934 à Paris et qui ne sera pas prononcée par l'auteur ; ces deux textes prennent acte de l'échec relatif de la SDN, et de la montée du fascisme en Europe.

2, L'itinéraire personnel de Zweig lui a donné une grande méfiance envers les masses, issue de son expérience de la 1^{er} Guerre Mondiale. Après une brève poussée d'enthousiasme face au patriotisme des débuts de celle-ci, il s'est rallié aux idées pacifistes, avant de développer une théorie inédite et qui n'a pas été reprise, le défaitisme :

L'article fondateur du défaitisme est publié par Zweig en été 1918, dans la revue *Friedenswarte* (« L'avant-poste de la paix »). Cet article s'intitule « Bekenntnis zum Defaitismus », que l'on traduit souvent par « Apologie du défaitisme ». Dans la droite ligne de sa pièce *Jérémie* [1917], il postule que l'homme vaincu est plus fort que l'homme vainqueur. « Nous ne voulons ni victoire ni défaite, nous sommes des ennemis de la victoire et des amis du renoncement. L'Europe doit être soulagée de ses tourments, à n'importe quel prix. » Une formule condense ce qu'il entend par « défaitisme » : ne vouloir ni la victoire, ni la défaite, mais affirmer une opposition absolue à la guerre. La défaite devient une victoire morale. Il semble qu'ainsi, Zweig ait résolu les contradictions, l'inconséquence qu'il y avait, selon lui, dans le pacifisme. On ne peut reprocher au défaitiste d'être antipatriote, critique souvent adressée au pacifiste, puisque justement celui-là affirme que la défaite est un bien pour le pays, lorsqu'elle est assumée. L'article se termine par un cri en deux langues : « Soyons défaitistes! Siamo disfattisti! »

Destiné avant tout à l'Allemagne¹, l'article n'eut pourtant une audience certaine qu'en Autriche, où se manifestait depuis quelques temps déjà une lassitude de la guerre². Pourtant, Zweig l'avait écrit, avoue-t-il, en « état de passion », pour « provoquer la discussion ». Moins qu'une position rationnellement choisie et pesée, le défaitisme est peut-être davantage l'expression d'une incapacité à revenir sur le rôle de rassembleur, de médiateur. → Donc Zweig tente de concilier sentiment national (lié pour lui à la langue allemande, alors qu'il ne pourra jamais, même interdit de publication et exilé durant la Seconde Guerre Mondiale, se résoudre à écrire dans une des autres langues qu'il maîtrisait) et respect, amitié entre peuples. Position difficile à tenir, qui se reflète dans les limites de sa conception européenne, assez théorique.

3, Après la Première guerre mondiale, le penseur est amené à réfléchir à la signification du terme « nationalité », dans un contexte de remise en cause de l'appartenance nationale, en même temps que de la possibilité d'un pays (empire) « multinational » comme dans l'« utopie » austro-hongroise (chute des empires austro-hongrois et ottoman) ; Zweig, citoyen de l'Autriche-Hongrie, affirme qu'il voudrait prendre la « nationalité » juive, c'est-à-dire une nationalité sans nation, sans territoire (car il n'est pas sioniste).

→ Propos de cette communication : réexaminer cette conception à l'aune de l'Europe d'aujourd'hui. (Point de vocabulaire : nous employons ici le terme « Europe » pour englober toutes les appellations considérant une alliance entre pays, quelle qu'en soit la forme, et le contexte historique – Hugo parlait, par exemple, des « Etats-Unis d'Europe » ; la question n'est pas, bien sûr, d'évoquer l'ensemble du continent européen, encore moins de poser la question des limites de l'Union européenne).

¹ « J'ai si fortement l'impression que l'instant est critique : il faut crier, agir en ce moment, car ces semaines décident du sort de notre époque. Il y a maintenant un combat invisible en Allemagne : le peuple étouffé par les mensonges commence à se méfier. [...] personne ne reconnaîtra l'Allemagne après cette guerre, elle aura plus changé en ces quatre années que de 1870 à 1914. » (*Correspondance 1897-1919*, Lettre à Rolland du 31 juillet 1918, p. 390-391).

² Le colonel dont dépendait Zweig, en lui accordant la permission d'aller en Suisse, en 1917, lui aurait dit : « Dieu soit loué, vous n'avez jamais fait partie de ces bellicistes stupides. Faites de votre mieux, là-bas, pour qu'on en finisse. » Cette lassitude de la guerre – Zweig fait remarquer que, contrairement à l'Allemagne et la France, l'Autriche a été entraînée *malgré elle* dans le conflit – pousse l'Empire Austro-hongrois à faire une proposition d'armistice en septembre 1918.

Enfin, il faut remarquer que Zweig venait d'être démobilisé lorsqu'il publia cet article ; le fait même qu'il n'ait pas eu d'ennuis est révélateur – il raconte simplement à Rolland, et s'en amuse, dans la lettre du 17 septembre 1918, la visite d'un diplomate qui est venu le menacer au sujet de sa situation militaire, et lui demander de ne plus publier.

I. Postulats de départ chez Zweig :

1, L'Europe ne doit pas venir des politiques mais des peuples (plus précisément, d'une élite éclairée, à cause de la remarque faite en introduction sur la méfiance envers les masses). Pourquoi ? Car les politiques ont toujours une tendance démagogique, donc potentiellement nationaliste ; or, le but principal de l'Europe serait d'empêcher le nationalisme pour apporter la paix.

→ cf. conception de Kant : le mouvement de l'Histoire tend à rapprocher les peuples (*in Qu'est-ce que les Lumières ?*) ; son optimisme est de volonté, pas de fait (la raison s'oppose à la nature, mais « tu dois » est équivalent à « tu peux »).

2, Le nationalisme (construit contre l'autre) vient d'une méconnaissance des peuples voisins ; en effet, il se construit sur le terreau du repli sur soi et des clichés. Attisant la haine envers le voisin, c'est le poison de l'Europe. Par conséquent, ce terme est toujours négatif chez Zweig (au contraire du patriotisme, qui est un sentiment naturel) ; mais on nuancera ce point en II.

3, Il faut donc utiliser les armes du nationalisme contre lui-même. La force de la conception développée par Zweig est qu'elle se veut réaliste : il ne cherche pas à nier le chauvinisme ou l'esprit nationaliste, mais pense qu'on peut s'en servir dans la construction de l'Europe. A partir de l'expérience de la première guerre mondiale, il fait le constat que le nationalisme au sens négatif du terme s'est nourri de mensonges et clichés, toute cette propagande mensongère dont les deux camps ont usé au cours du conflit. Fort de cette remarque, il propose la création d'un journal en plusieurs langues, visant à démonter les mensonges nationaux (et on pense ici à des créations contemporaines comme « Desintox » sur Arte, et même la chaîne Arte en elle-même : projet unique de chaîne franco-allemande avec les mêmes programmes d'un côté et de l'autre).

4, La culture s'avère un antidote à la politique (dont procèdent les penchants nationalistes) : les intellectuels en particulier, l'art en général, mais aussi l'école et l'université ont un rôle fondamental à jouer dans la connaissance réciproque des peuples européens. Zweig émet ainsi, dans sa conférence, la proposition visionnaire d'un processus de validation des semestres universitaires passés à l'étranger (annonçant le dispositif Erasmus), et d'une

capitale tournante de la culture, changeant chaque année (son idée, intéressante au demeurant, est qu'il faudra éviter les grosses métropoles, mais privilégier les villes de province de taille moyenne : Lyon ou Munich par exemple).

II. Questions de vocabulaire

1, Définition du mot « culture » chez Zweig :

Ce terme est lié au rôle important de l'intellectuel : l'écrivain croit aux conférences, colloques, congrès, articles de journalistes pour changer les choses. Le « monde culturel » et intellectuel est en quelque sorte transnational, dépassant les frontières, en droit, sinon en fait (expérience douloureuse de la première guerre mondiale : l'union des intellectuels n'a pas eu lieu, certains ont même versé dans un patriotisme haineux ; ainsi de Verhaeren, pourtant un ami de Zweig). La culture est également, chez lui, une idée imposée « d'en haut », qui reste élitiste, mais vise à s'imposer à l'ensemble de la population.

D'autre part et à l'inverse, la culture est également ce qui définit un peuple (« l'esprit germanique » par exemple) : Zweig est un disciple d'Hyppolite Taine, sujet de sa thèse en philosophie. Or, ce dernier définit des caractères spécifiques suivant les nations.

Norbert Elias, dans *La civilisation des mœurs*, remarque que l'allemand distingue plus précisément les deux termes (civilisation et culture) que le français ; la culture, c'est l'ensemble des traits spécifiques à une société, la civilisation, ce qui peut être transmis d'une société à l'autre ; la frontière n'étant pas si étanche, certains traits au départ culturels ayant pu être intégrés à la notion de civilisation. Ainsi, affirme Edgar Morin, (*in Penser l'Europe*) « la culture est générique, la civilisation est généralisable ».

S'il y a bien, pour Zweig, un « esprit » de chaque peuple, le patriotisme est naturel, au contraire du nationalisme, son frère ennemi.

2, Starobinski, en 1945, depuis Genève, fait le même constat : le nationalisme est anti-Europe.

On peut considérer que, progressivement, l'internationalisme a pris le pas sur le nationalisme au XXe siècle ; il s'agit alors d'une « allégeance idéologique » (selon les termes de Guy Hermet, *in Histoire des nations et du nationalisme en Europe*) qui s'affirme comme supérieure à l'allégeance nationale. Pour autant, ce n'est pas d'une idéologie internationaliste que relève l'Europe, puisqu'on agrandit en fait le cadre territorial (de la citoyenneté nationale

à la citoyenneté européenne, on reste dans un cadre géographique et politique semblable, puisque l'une conditionne l'autre, et que la seconde n'est pas le fruit d'un choix : on ne peut pas être citoyen français sans être citoyen européen ; pas plus qu'être citoyen européen sans appartenance à une des nations européennes, donc à un cadre territorial). Pour autant, existe-t-il un esprit nationaliste européen, au sens d'une solidarité entre les citoyens la composant ? Pas sûr... toutefois, la prise de conscience par les Européens de leur communauté de destin ne serait-elle pas un préalable nécessaire à la définition d'un destin commun, thèse d'Edgar Morin dans *Penser l'Europe* ?

3, Quant au terme de nation lui-même, il n'est pas univoque ; Hermet distingue, en effet, deux façons de se constituer en nation en Europe : une « identité sans territoire », pressentie avant d'être en acte, assez tard (cf. l'Allemagne ou l'Italie) ; mais d'un autre côté, la plupart des nations européennes s'est faite, historiquement, « contre » une différence (religieuse par exemple : Ottomans, Arabes, Protestants – l'Espagne ou l'Autriche-Hongrie) ou dans le cadre de révoltes populaires (la France, l'Angleterre).

Le concept de nation est à la fois inclusif et exclusif, si l'on considère qu'il est lié, par exemple, aux frontières. Ainsi, la plupart des nations ne sont pas restées à l'intérieur de leur « frontières », mais ont joué de celles-ci. On peut reprocher aujourd'hui (Nous 2014, dans sa théorie du non-lieu, entre autres) à l'Union européenne d'avoir élargi les frontières, mais en fermant encore plus les frontières extérieures ; un modèle plutôt exclusif (le premier modèle de nation défini ici) qu'identitaire ? L'identité européenne n'est-elle pas, plutôt que préexistante, un concept à construire a posteriori ? La culture serait alors un moyen de trouver, ou du moins d'inventer, cette identité ?

(Kant définit ainsi l'Européen par son ouverture à l'autre, sa propension à voyager : le voyage désintéressé, comme affirmation de l'universel (surtout l'Allemagne, peuple le moins nationaliste d'après lui). L'Europe n'est pas totalement rationnelle, mais appartient à un mouvement inéluctable de l'Histoire. L'important est la publicité, c'est-à-dire l'ouverture d'un espace public commun, propice à la réconciliation et la paix. Son cadre ne saurait être politique et fédéraliste.)

4, Cosmopolitisme ou multiculturalisme ?

Guy Hermet fait la remarque suivante : un Etat multiculturel n'est pas la même chose qu'un Etat « hétérogène » (Autriche-Hongrie), et ne constitue pas une collectivité. Mais le

multiculturalisme, selon Ulrich Beck (*Pouvoir et contre-pouvoir à l'heure de la mondialisation*), fonctionne également comme mise à distance de la collectivité ; alors que le cosmopolitisme ne voit pas de distinction entre le national et l'international, mais intègre des frontières d'une autre nature. Comme le sociologue l'indique en titre de chapitre, « le « cosmopolite » est à la fois citoyen de la polis et du cosmos ». C'est ce type de modèle qui pourrait permettre de penser l'Union européenne, pour sortir de l'aporie liée à la « double citoyenneté », développée plus tôt.

Or, il a pourtant été chois comme titre de cette communication le mot « multiculturalisme » ; il est temps d'expliquer pourquoi. Il semble en effet que ce terme, à condition qu'on le débarrasse de ses connotations politiques, corresponde bien à ce qu'entendait Zweig pour l'Europe : une connaissance pacifiée et réciproque des pays voisins, associée à la construction d'une Histoire commune, ayant pu intégrer le point de vue de chacun, qui ne serait plus l'Histoire des conquêtes, des vainqueurs, mais celle des découvertes, admettant que chaque progrès scientifique ou technique appartient à l'Humanité tout entière, puisque c'est un reflet de l'esprit humain universel.

III. Enjeux pour aujourd'hui – concepts philosophiques

1. Husserl, dans sa conférence de 1935 (donc contemporaine des textes de Zweig) affirme que depuis Galilée, nous nous posons trop la question du « comment » au détriment du « qu'est-ce que » ; mais il y a une grande importance à donner au « thaumazein » (s'émerveiller), bref, le philosophe critique l'enlisement dans la rationalité (cité par Jean-Marc Ferry, dans un entretien sur France Culture). Or, après le Second conflit mondial, il n'a plus été question d'Europe philosophique mais politique. De fait, Monnet et les pères fondateurs ne voulaient pas associer les peuples, et pensaient que les problèmes politiques se résoudre dans le technique. Le mouvement décrié par Husserl s'est donc accentué. Du « comment » découlent en effet le problème du politique et sa fragilité : son attachement aux circonstances et ses liens avec le caractère national ; ainsi que, paradoxalement, son éloignement possible du populaire ; n'est-ce pas de là que viendrait le reproche, couramment entendu aujourd'hui, d'une Europe « technocrate » ? [Cette conférence sera développée dans une autre communication, semble-t-il].

2. Or, la réponse au « pourquoi » se trouve peut-être dans une meilleure connaissance

réci-proque des peuples européens, préalable à la constitution d'une conscience de soi européenne (via le culturel, c'est-à-dire une ouverture possible au transnational.) Toutefois, il faudra veiller à ce que cette conscience de soi ne devienne pas essentialiste ; le philosophe Jean-Marc Ferry fait remarquer qu'un critère d'inclusion peut devenir critère d'exclusion ; selon lui, par exemple, invoquer l'héritage judéo-chrétien de l'Europe pour éliminer la Turquie n'est pas une bonne raison. En effet, remarque Edgar Morin, l'Europe au sens élargi n'a véritablement coïncidé avec la chrétienté qu'au Moyen-Âge. La connaissance réci-proque ne sera pas une façon de figer l'autre dans sa culture, d'en faire un folklore, mais de s'interroger sur ce que nous voulons faire de l'Europe, et pourquoi nous vivons dans la même entité historiquement constituée ; en bref, une « mémoire cosmopolite », revendiquée par la « Deuxième Modernité » de Beck, et définie comme « un compromis guidé par la reconnaissance réci-proque de l'histoire de l'autre », qui demande à reconnaître et intégrer les souvenirs de chacun.

3. La difficulté résidera alors dans le fait de naviguer entre le relativisme (« tout se vaut »), qui n'était pas la position de Zweig (renvoyons à nouveau à sa distinction entre nationalisme et patriotisme ; l'Européen peut et doit être patriote), et la valorisation des cultures nationales. A cela s'ajoute le problème, si c'en est un, de l'absence d'unité linguistique ; problème parallèle à la diversité historique et culturelle des pays associés dans l'Union européenne. On peut toutefois considérer, si l'on continue à prendre le modèle de la nation pour l'Europe, que l'unité linguistique n'est pas un préalable à l'unité politique ou culturelle : voir l'exemple de la Belgique et de la Suisse. Il faudrait alors renoncer, de toute façon, à bâtir un ensemble sur le modèle des Etats-Unis. Considérons au contraire qu'une connaissance minimale des systèmes de langues européens devra être comprise dans l'édification d'une conscience culturelle commune. L'originalité de l'Europe se construit en effet malgré et grâce à la pluralité des cultures nationales, dont la diversité linguistique est un reflet.
4. On touche, sur ce point, aux limites de l'opposition entre politique et culture, qui doit être problématisée ; peut-on en effet ne compter que sur la volonté des intellectuels et des peuples pour imposer l'Europe dans les esprits, considérant, comme Nietzsche, qu'il vaut mieux miser sur une Europe culturelle, puisque l'unité politique est impossible ? Ne serait-ce pas là amputer l'union de ce pour quoi elle a été pensée au départ, dès Kant et

Hugo, à savoir sa visée pacifiste ? Ce qu'il nous faut, semble-t-il, conserver des idées de Zweig, plutôt qu'une opposition tranchée entre politique et culture, serait plutôt que l'Europe, pour devenir un processus irréversible, ne pourra compter que sur la connaissance et la confiance entre voisins, sans chercher à définir de manière fermée une essence de l'Européen, mais en progressant sur la voie de (osons le terme) « l'europolitisme » : la conscience d'être citoyen européen se superposant à la conscience nationale. L'apprentissage des langues, le fait de favoriser la mobilité des citoyens (remarquons, par exemple, que les liaisons ferroviaires ne sont développées, à ce jour, qu'entre certains pays, ainsi, dans le cas de la France, essentiellement l'Allemagne et l'Espagne, mais pas l'Italie), les programmes culturels internationaux, seront ainsi des voies pouvant favoriser la prise de conscience d'une communauté de destin entre citoyens de l'Union. Maintenant, sur le plan factuel, tous ces domaines pourront-ils se développer en dehors de toute volonté et action politique ? « Imposer l'Europe dans les esprits », selon la formule de Stefan Zweig, est une belle idée, nécessaire sinon suffisante, mais pour ne pas en rester au stade idéal, elle a besoin que des initiatives, peut-être venues du « monde culturel », soient relayées sur le plan politique.

=> Conclusion : Peut-on parler d'une « culture européenne », comme on parle d'une culture américaine ?

Rien n'est moins sûr, nous ne pensons pas nous avancer beaucoup en disant cela. C'est pourquoi le « multiculturalisme », tel qu'il a été défini ici, serait sûrement une voie à explorer dans le cadre de la question posée en titre de ce colloque. Les remarques d'un penseur des années 1930, et certaines de ses propositions prémonitoires, nous amènent ainsi à considérer qu'outre l'Europe politique et économique, une Europe composée de citoyens éclairés sur les cultures des pays voisins est probablement au minimum un objectif complémentaire, sinon un nécessaire préalable à toute autre velléité de construction.